

*« Portrait de Paul en costume de menteur »,
pénombre sur clandestinité,
dim. 177 (cm) x 45 (ans).*

PAUL RÉPONDIT qu'il ne quitterait pas Mélanie. Angèle tremblait du menton. Elle portait un soutien-gorge jaune avec une perle cousue entre les seins. Elle a dit que sinon elle partirait et elle est partie.

Il n'y avait pas eu qu'une Angèle dans la vie de Paul et ce n'était pas la première fois que Paul était quitté sur un malentendu. C'étaient les femmes qui voyaient en lui un homme disponible, au départ. Elles ne le voulaient pas comme ami. Elles ne voulaient pas croire qu'il était déjà engagé. Elles le voulaient, et Mélanie n'avait pas réussi à le rendre, aux yeux des autres femmes, transparent, comme le sont certains hommes mariés.

Angèle avait dit :

– Tout ça, c'est n'importe quoi, en réalité. S'il n'y avait pas eu la petite, tu n'aurais jamais épousé Mélanie. Et elle avait claqué la porte, comme les autres.

Après la démission d'Angèle, Paul éprouva une sensation de manque dont il chercha un peu le nom pour se désenrayer, entre soulagement et amertume, allongé à regarder le plafond de la chambre, une pièce à peine plus grande que le lit, avec son rideau raide doublé d'occultant et son échantillon de gel douche sur le rebord de la baignoire. Angèle rejoignait les autres femmes qui avaient émaillé sa vie de petits éclats d'espoir. Il essaya de faire l'inventaire de leurs noms. Il chercha celui de la fille brune d'autrefois qui lui faisait l'amour en allemand. Les cheveux longs, un nom en *a* ; une fille au pair embauchée lorsque Toscane était toute petite : Monika, Paprika, quelque chose comme ça, ta-ta/ta. Le premier nom qui lui revint : Pushpa. Mais Pushpa rien à voir, Pushpa il était petit garçon, Pushpa elle venait le chercher à la sortie de l'école, en sari violet de princesse.

– Qu'est-ce que ça veut dire, « Pushpa » ? demande-t-il en attendant que le feu passe au rouge sur l'avenue.

Elle répond d'un sourire mais garde le silence pendant tout le trajet.

C'était une princesse muette. Elle ne parlait pas le français. Un jour, elle l'avait salué comme les princesses saluaient les rois dans les contes, avec les yeux, les deux mains jointes en supplique devant elle, puis elle avait disparu. Longtemps après il avait reçu une carte postale de Calcutta qui disait : « Pushpa

signifie fleur » et qu'elle ne l'oublierait jamais. Angèle avait dit : Oublie-moi. L'Allemande avait dit *Vergissmeinnicht*, ne m'oublie pas. Loubka ? Non, trois syllabes, ta-ta/ta. Anoushka, Nastassia, quelque chose comme ça, qui grattait à la porte de la réserve. Laetitia ? Non, ça c'était celle de son père. Un souvenir cousin traversa la chambre, son père qui disait :

– Laetitia ? Une sacrée pétroleuse, je peux bien te le dire à présent, tu es un homme. Laetitia elle serait bien partie avec moi.

Laetitia, perles de culture, chaussures pointues, col de fourrure à poils longs et parfumés, Laetitia elle avait l'air de savoir des trucs que Paul ignorait, qu'un enfant ignorait, que même Paul devenu adulte ne savait pas vraiment. De ces choses que peut-être seules les femmes connaissent, sur lesquelles elles se reposaient, qu'elles n'avaient pas besoin de vérifier tout le temps, cela devait être reposant, parfois, d'être une femme. La fille au pair, elle en savait aussi des trucs. Elle avait appris à Toscane l'alphabet allemand comme une gamme chromatique, *a, bé, vé, gué, dé*, et « *Du bist meine Freudin, Toscane* », et Toscane répétait après elle « *Du bist meine Freudin, (?... ta-ta/ta)* ». Mélanie avait fini par la renvoyer à Tübingen.

Ta-ta/ta, trois petits assauts agressifs sur la poitrine. Ça cogne dehors et pourtant ça semble venir de l'intérieur. Dedans, dehors, dans ces cas-là on ne sait plus très bien où

finit le corps et où commence l'émotion. Tiens, comme le jour de la leçon de violoncelle. La petite avec son demi dans un étui noir à doubles bretelles sur le dos. Paul marchant à côté d'elle, soulevant en cachette l'instrument. Le professeur, une jeune femme appliquée, pleine de silences. Paul s'était assis dans le coin, trop heureux de se faire oublier, invité discret dans ce morceau d'enfance, à l'abri comme un escargot rencoquillé. Toscane peina sur un passage. Le professeur attrapa son propre instrument, un violoncelle adulte, à la robe claire et mate veinée de lignes ambrées, beaucoup trop puissant pour la minuscule salle de répétition. Le violoncelle lança un assaut de notes sur les os, les muscles et les nerfs de Paul. Sa poitrine vacilla dans un tremblement semblable à de la nostalgie. Des petites étreintes qui resserrent l'angoisse, qui essorent la gorge.

– Tu vois ? dit le professeur. À toi.

La nostalgie s'arrêta aussitôt et Paul déglutit ses larmes.

Ta-ta/ta, Ta-ta/ta, pareil, des petits coups d'archet dans la tête, rien que trois croches et encore, sans le son, des fantômes de notes sans nom.

Avant de quitter la chambre d'hôtel, Paul ramassa le dernier petit mot d'Angèle, glissé dans le miroir de la coiffeuse. Encore un « je t'aime », qui disait tout et rien. Elle l'avait préparé avant son arrivée, comme d'habitude. Il en

avait toute une collection. Des mots d'amour comme des listes de courses :

– je t'aime

– je t'aime

– je t'aime

Des mots d'amour comme des romans modernes :

t'aime je t'aime

Des versions en plusieurs langues dont une en chinois, des calligrammes, des collages de matières, des montages typographiques. Il y en avait même un tout blanc, recto verso, un autre en une seule lettre, un A pointu avec deux pattes Louis XV, pour Amour ou pour Angèle ou, à l'envers, pour *Vergissmeinnicht*.

Paul quitta la chambre, épuisé par cette sensation de manque qui était un manque de rien. Il sortit de la zone industrielle avec soulagement et regagna le centre-ville, comme si quitter la banlieue revenait à rentrer contraint et forcé dans sa vie officielle après avoir bravement essayé, discrètement et sans trop gêner personne, de devenir lui-même.

Quelques jours plus tard, en secret de Mélanie, il alla ouvrir un second coffre à la banque. Derrière le comptoir, l'employée portait une chemise orange à motifs géométriques, c'est fou ce que les gens sont laids parfois. Devant les losanges